

MUSÉES AFRICAINS: LE MEURTRE DU PÈRE

► Cynthia Guttman

Les Africains boudaient le «musée des Blancs». Les conservateurs explorent des voies muséales qui intéressent et impliquent les populations. Avec succès parfois.

Depuis le début des années 80, Emmanuel Nnakenyi Arinze donne des cours aux élèves conservateurs de musée. Il prône une approche très pragmatique du métier. «*Je le dis toujours à mes étudiants: le conservateur de musée africain ne va pas travailler en costume-cravate. Parce qu'il doit manipuler des objets sales dans des entrepôts, des galeries ou à l'extérieur, et travailler avec des enfants qui vont le couvrir de tâches d'encre.*»

Ce n'est qu'un détail, mais il est révélateur d'une transformation plus profonde: les conservateurs cherchent des voies adaptées aux besoins des Africains. Ebauché ici et là dans les années 80, le mouvement a bénéficié de l'impulsion du Malien Alpha Oumar Konaré, premier Africain à présider le Conseil international des musées. «*Il est temps, grand temps (...) de tuer le modèle occidental de musée en Afrique*», avait-il déclaré en 1991.

La crise couvait depuis longtemps. On dénonçait les restrictions budgétaires, la bureaucratie, l'ingérence politique au niveau

de la direction des musées mais le fait était que, presque partout, les Africains boudaient leurs musées. Pour eux, c'était souvent «*l'affaire des touristes, le musée des Blancs*», dit Alexis Adandé, directeur de l'ONG Programme des musées en Afrique de l'Ouest.

Cette crise les a tous touchés, y compris ceux ouverts après l'indépendance. Sur tout le continent, les responsables ont «secoué» leurs institutions, ils ont cherché à rapprocher les musées de la vie et des intérêts des populations locales. En premier lieu, la conception des expositions a changé. On a commencé par consulter les communautés pour les impliquer mais aussi parce qu'elles possédaient des objets d'une plus grande valeur symbolique, à leurs yeux, que ceux qui s'empoussiéraient dans les vitrines des musées.

Les habitants de Bulawayo au Zimbabwe ont ainsi été invités à prêter de vieilles photographies à la galerie d'art locale. «*Cette exposition a connu un grand succès: elle a permis aux gens de se remémorer les modes de vie d'antan*», constate Francis Musonda, président de l'association SADCAMM, qui regroupe des musées d'Afrique australe. En 1985, la ville

de Ouidah au Bénin a sollicité la population pour une exposition d'objets liés à leur patrimoine familial et aux fêtes locales. On y a vu des portraits, des masques ou des statuettes représentant des divinités féminines, qui étaient transmis de génération en génération. L'exposition a été très bien accueillie par la population qui découvrait souvent ces précieux objets. L'intérêt a été tel qu'un petit musée a ensuite été ouvert sur place.

Une population fière de son patrimoine

Au Nigeria, Emmanuel Nnakenyi Arinze, spécialiste du monde des musées, a organisé une exposition sur les tambours, qui a attiré beaucoup de monde: les musiciens de plusieurs villages avaient été conviés à partager leur savoir-faire et leurs traditions avec les visiteurs. «*Les communautés doivent être impliquées dans les expositions d'objets qui les concernent ou qu'elles possèdent, estime-t-il. Nous devrions leur donner la possibilité de nous parler de ces objets et les consulter sur la manière dont ils devraient être présentés au public. Lorsqu'un objet est exposé en étant sorti de son contexte, il perd de son sens et les gens ont tendance à s'en offusquer quelque peu.*»

Ces projets visent à rendre la population fière de son patrimoine, à l'inciter à s'y intéresser davantage et à le protéger. Ils jettent aussi souvent une lumière nouvelle sur l'histoire locale; ils rompent avec l'ancien modèle occidental, où les musées étaient des endroits poussiéreux avec des collections d'objets ou d'œuvres exposées. A quelques rares exceptions près – comme l'écomusée de Niamey (présentation des habitats des différents groupes ethniques du pays, de la faune et de la flore locales dans des parcs, des costumes et traditions populaires dans des pavillons) –, les musées africains ont été créés pour satisfaire la curiosité d'une élite. Les collections avaient été constituées au départ par les puissances coloniales, presque exclusivement pour servir leurs intérêts.

«*Pour des musées ayant des collections dites «ethnographiques» [datant de l'époque colo-*

► Journaliste au *Courrier de l'UNESCO*.

Le musée itinérant dans une classe du Botswana.





Le Musée du Palais Royal à Porto Novo, au Bénin.

© Hervé Diaz/CRIC, Paris

niale], le grand problème, c'est de réfléchir à l'utilisation d'objets qui sont morts pour l'essentiel», souligne Alexis Adandé, qui fait allusion aux relations complexes et «vivantes» entre un objet comme un masque et un contexte culturel donné. Au palais-musée d'Abomey au Bénin, les objets ayant appartenu aux chefs de l'ancien royaume du XVII^e siècle sont utilisés lors de cérémonies rituelles liées au culte des ancêtres. Ils sont «chargés» pour retrouver leur pouvoir sacré, puis «déchargés» à la fin de la cérémonie: on ne peut pas laisser un objet «chargé» exposé aux regards du tout-venant. Ce type de projet ne peut être mené que dans les régions d'où proviennent ces objets. Reste à redonner un sens aux collections constituées à l'époque coloniale. «Faut-il restituer ces objets aux populations concernées et créer des musées locaux? Sinon, comment les présenter aux jeunes des villes?» se demande Alexis Adandé.

De son côté, Shaje'a Tshiluilu, présidente d'AFRICOM (organisation panafricaine des musées), insiste sur le rôle que doivent jouer les musées dans la valorisation des savoirs traditionnels utiles au développement de l'Afrique. «Un musée se doit de conserver pour transmettre, dit-elle. Cela s'applique aussi aux modes traditionnels de résolution des conflits, aux connaissances en matière d'architecture et de médecine traditionnelle, par exemple.» Elle sou-

ligne que les musées doivent aider à une meilleure compréhension entre groupes ethniques, nécessité accentuée par les récents conflits sur le continent.

De ce point de vue, le musée villageois de Dar es-Salaam (Tanzanie) a suscité un grand intérêt. En 1994, il a lancé une manifestation annuelle au cours de laquelle un ou deux groupes ethniques (sur 140 environ) évoquent leur culture, bâtissent ou

«Un musée se doit de conserver pour transmettre. Cela s'applique aussi aux modes traditionnels de résolution des conflits, aux connaissances en matière d'architecture et de médecine traditionnelle, par exemple»

rénovent des habitats traditionnels, expliquent aux visiteurs à quoi servent leurs objets coutumiers, organisent des séminaires sur leur histoire et leur culture, proposent de partager leur nourriture et leur musique. Impliquées dans cette manifestation dès sa conception, les communautés prennent le temps de choisir ce qu'elles tiennent à valo-

riser dans leur patrimoine et de réfléchir sur la meilleure façon de le présenter.

Au Swaziland, la conservatrice Rosemary Andrade a ouvert les portes du musée national à des expositions sur la prévention du sida, en partenariat avec des ONG locales. Ayant remarqué les talents des réfugiés du Mozambique dans le recyclage des matériaux, elle a par ailleurs organisé une exposition illustrant leur savoir-faire, afin de valoriser ces immigrés aux yeux de la population locale.

Toute exposition est une entreprise éducative et les musées sont particulièrement attachés au public des jeunes. «Les musées et les sites patrimoniaux sont très sous-utilisés par les enseignants, les organismes de formation, les universités, les ONG et les musées eux-mêmes», estime Dammon Rice, responsable d'un projet sud-africain, qui incite des jeunes à faire découvrir à leurs camarades les musées de la région du Cap, par le biais d'exposés dans les écoles et de visites dans les musées.

Plusieurs autres musées organisent des ateliers pour les enseignants, afin qu'un lien soit établi entre programmes scolaires et collections. Le musée national du Botswana, bien que créé après l'indépendance, a été l'un des premiers à réaliser que son rôle était avant tout éducatif. «Bien que nous soyons partis de rien, nous avons d'emblée voulu faire venir les enfants très jeunes, dès ▶

► *l'école primaire*», explique son directeur, Tickey Pule.

Dans le cadre d'un des plus anciens programmes de sensibilisation en Afrique, intitulé Zebra on Wheels (le zèbre à roulettes), le musée national du Botswana se déplace une fois par trimestre dans des écoles rurales avec une mini-exposition accompagnée d'exposés, de diapositives ou de films sur l'environnement et sur l'héritage culturel du pays. Ce projet, qui amène aussi le musée dans les villages, permet aux enfants de découvrir des arts et traditions d'autres régions du pays.

Encourager les enfants à se sentir fiers de leur héritage est aux yeux des conservateurs de musée un investissement très fructueux à long terme. Au Zimbabwe, un projet destiné aux écoliers vise à lutter contre le vandalisme sur les sites archéologiques. A Tsodiolo (Botswana), où l'on a découvert plus d'un millier de peintures rupestres, les habitants de la région sont associés à la créa-

tion d'un musée et sont formés pour guider les visiteurs. Ils partagent en outre avec les professionnels du musée leur connaissance de ce site très ancien, dont la candidature devrait prochainement être proposée au comité du patrimoine mondial de l'UNESCO.

L'importance du non-dit

Ces opérations demandent cependant beaucoup de préparation. «*Le dialogue avec les communautés, surtout rurales, prend énormément de temps, parce que, en fait, c'est toujours ce que les gens ne disent pas qui est le plus important*», note Jean-Aimé Rakotoarisoa, archéologue et directeur du musée de l'Université d'Antanarivo. Il travaille depuis plusieurs années avec des villageois sur un site fortifié du XIV^e siècle, toujours considéré comme sacré. Il rêve d'ouvrir un «*musée sans murs et sans collections*», circuit faisant le tour du site, du village, des rizières environnantes et d'une forêt sacrée toute

proche, où des plantes rares sont préservées depuis des siècles. Il aimerait que les enfants des villes y viennent dans le cadre scolaire et soient guidés par les villageois; il souhaiterait que des techniques artisanales oubliées soient réhabilitées.

Vu le nombre de sites historiques et culturels sacrés en Afrique, ce type d'approche pourrait être largement exploité, à condition que la population locale soit impliquée. «*Trop souvent, ces projets tournent court. Trop de projets s'arrêtent quand le financement est épuisé*», déplore Jean-Aimé Rakotoarisoa. La viabilité économique de tels projets ne doit pas être le principal élément pris en compte, souligne-t-il, critiquant au passage les approches de la Banque mondiale basées sur la rentabilité de l'exploitation du patrimoine culturel.

Le risque, selon lui, est que l'on en revienne à une culture réservée aux étrangers, exactement comme à l'époque où les premiers musées africains ont vu le jour. ■

NAMIBIE: LE PRÉCIEUX CONCOURS DES ÉLÈVES

► Zoe Titus

Des jeunes aident un musée à informatiser ses catalogues de collections d'insectes en échange d'ordinateurs et d'un accès à Internet pour leur école.

Le Musée national de Windhoek en Namibie est le premier du continent à être entré dans l'ère d'Internet: les visiteurs peuvent parcourir une exposition virtuelle sur l'art rupestre, consulter une base de données sur les collections et s'informer sur les projets en cours.

Il s'est aussi lancé dans une aventure plus originale, en s'efforçant de connecter les écoles du pays à Internet, grâce à un concours annuel organisé pour la première fois en 1999. Les élèves aident le musée à informatiser les données manuscrites relatives à sa collection d'insectes, une des plus vastes d'Afrique. En échange, leur école gagne une ligne téléphonique, des ordinateurs et un accès à l'Internet. «*Nous avons environ 1,5 million d'insectes dans notre collection entomologique et 70 000 fiches manuscrites à leur sujet. Mais nous n'avons pas de personnel, pas d'argent et pas de moyens techniques*», explique Joris Komen, le conservateur qui a lancé ce projet. Souvent, les musées des pays en développement manquent de données sur la biodiversité de l'environnement local car

de nombreux spécimens d'insectes sont conservés dans des musées étrangers et les catalogues manuscrits sont peu pratiques. «*Plutôt que d'essayer, comme tant d'autres l'ont fait sans succès, de trouver de l'aide à l'étranger, nous avons sollicité des entreprises de notre pays; nous leur avons proposé de s'impliquer au niveau culturel et social*», poursuit Joris Komen.

Peu d'erreurs

En moins d'un an, le secteur privé a contribué à hauteur de 200 000 dollars, en fournissant de l'équipement informatique, en offrant des prix pour le concours ou en rendant des services. Une équipe de bénévoles – issus de l'enseignement supérieur technique pour la plupart – a adapté aux besoins des jeunes les ordinateurs reçus. Seize établissements, dont un pour enfants en difficultés, et 92 élèves de toute la Namibie ont participé à l'opération Insect@thon 1999. Un circuit de ramassage a été organisé pour réunir les participants, âgés de 11 à 19 ans, dans un centre de formation de Windhoek où, en deux jours, ils ont entré sur ordinateur les données de 20 897 fiches d'inventaire. Ils ont utilisé un modèle simplifié conçu

par le musée, avec 11 rubriques à remplir. Bien que rapidement formés, les élèves n'ont fait que peu d'erreurs. Les participants ont reçu de nombreux prix sous forme de livres, CD-Roms ou radiocassettes.

Ce concours a conduit au lancement de SchoolNet Namibia, un réseau réunissant des écoles, des entreprises et des acteurs du développement d'Internet. Aujourd'hui, 28 % des 1 600 écoles namibiennes sont reliées au réseau téléphonique et quelques-unes d'entre elles ont accès à Internet. Le musée compte exporter cette expérience au Zimbabwe et en Zambie, s'il parvient à réunir les fonds nécessaires.

Entre-temps, l'équipe lauréate du concours, qui a saisi le plus grand nombre de données, se rendra en Suède en mai 2000 pour deux semaines...studieuses. Elle devra en effet informatiser les fiches manuscrites sur les insectes namibiens que détiennent les musées suédois. ■

+

● Site du Musée national de Namibie:
www.natmus.cul.na

► Journaliste au quotidien *The Namibian*.